

Le cougar et l'himalayen

Caroline Rivest

Numéro 127, novembre 2010

Dilemme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivest, C. (2010). Le cougar et l'himalayen. *Moebius*, (127), 67–76.

CAROLINE RIVEST

Le cougar et l'himalayen

Il y a quelques semaines, j'ai obtenu un contrat dans la ville voisine et j'ai pu m'installer chez un ami. Il avait récemment pris un nouveau colocataire, et je partage l'appartement avec deux garçons dans la fleur de l'âge, buveux de bière et fervents de hockey. Parfois, le soir, je les accompagne dans leurs déboires, avec une tasse de thé vert. Je me couche par contre beaucoup plus tôt qu'eux, avec des bouchons dans les oreilles. Je sursaute malgré tout, les dents serrées, à chaque victoire des Glorieux.

Nous trouvons quand même notre compte tous les trois, à faire nos courses ensemble et à nous croiser le matin. Au souper, les garçons m'offrent souvent une bière et partagent leurs plats raffinés, me détournant inconsciemment de ma quête de frugalité et de discipline. Ceci dit, j'avais déjà croisé le colocataire, il y a longtemps, lorsque je venais en visite, et c'est un peu comme si nous nous connaissions depuis toujours. Un Gamin d'à peine vingt ans, joli, un corps et des yeux magnifiques, mais a priori trop grand, trop poilu, trop tatoué, trop percé pour que je m'y attarde.

Au fil des jours, étrangement, quelque chose de palpable et d'invisible se dessine entre nous : un désir, presque un sentiment. Je me surprends parfois à fixer ses bras, ses mains, émue par sa façon de pencher la tête et de me sourire timidement, ses paupières toujours baissées sur ses grands yeux transparents. Sa beauté racée, féline, est hélas gaspillée par les mauvais tatouages. La nuit, depuis mon lit, je l'entends quasiment penser à moi. Peu s'en faut qu'un soir, pour rien, je choisisse consciemment de perdre la tête pour un Gamin de dix ans plus jeune que moi. Je suivrai le bouillant tourbillon des choses et réparerai les pots cassés, le temps venu.

*

Pour suivre l'appel de l'amour, j'ai dû quitter Amoureux, mon vrai, dix ans de vie commune. Il a fallu faire vite, dans le tourbillon des choses, et retourner dans la grande ville, faire mes boîtes. À mon arrivée, notre logement est désert. Seul mon chat dort paisiblement sur sa couverture en tartan écossais. J'ouvre chacun de mes paquets : je sais que mon Amoureux y aura laissé les marques de son dernier passage. Je déchire chaque boîte, comme une enragée. Le bord de mon pantalon trempé de calcium marque le sol à chacun de mes pas stressés. Les petites roches et le sable salissent le plancher de bois franc, laissant partout des traces d'hiver urbain.

Je trouve, finalement, au fond d'une boîte, tous les cadeaux que je lui avais offerts au fil des ans : un t-shirt, une tasse à café, un aimant à frigo en forme de chat. Un cadeau aussi, bien camouflé, plus touchant que le reste : sa Pléiade de Baudelaire et son édition allemande des *Fleurs du mal* attendent d'être découverts. Mon cœur saute un tour. Je remballle le tout, en reniflant, referme la boîte qui s'en ira à l'entrepôt, avec le reste de mes choses, pour un temps.

Les déménageurs viennent rapidement m'aider, j'ai peu de choses et en une heure, il ne reste plus rien ici de moi, de nous. Lorsqu'ils partent, je prends un moment à faire les cent pas dans ce lieu de souvenirs, pas que bons. Encore un peu chez moi, je prends une douche, amuse mon chat, me commande un dîner. Je laisse ma brosse à dents dans la pharmacie, presque sans faire exprès, ma serviette humide sur le bord de la baignoire. Dans ma dernière lettre, j'écris *merci* et *pardon*. Les mêmes mots que j'avais dits à ma vieille chatte le jour maudit où j'ai dû la faire euthanasier. Les mêmes que je dirai à mes parents, un jour maudit, si j'ai la chance de les accompagner jusqu'au bout.

Avant de partir, je regarde tout, touche à tout, me rappelle mon Amoureux, son corps parfait, sans une once de gras ni un poil. Son univers : ses vêtements, ses notes d'étude, les colonnes de chiffres bien alignés. En sanglots, je nettoie brièvement le parquet boueux avant de fermer la porte derrière moi. Je pèse mes pas en marchant vers le métro, le visage penché pour me protéger de la pluie, les

mains enfoncées dans mes poches. Tant de fois j'ai effectué ce trajet auparavant, dans ce quartier que je connais par cœur.

Rendue au terminus, je prends la file une demi-heure avant le départ, la place est bondée, on y respire à peine. Je commence à sentir monter mes larmes. Je serre les dents. Je crains de pleurer devant tout le monde autant que je crains de mourir étouffée si je me retiens. Je cours à la salle de bains, en tremblant, un sac trop lourd sur mon dos fatigué. La porte est fermée: un concierge s'y affaire. Je serre les dents encore plus fort et marche rapidement jusqu'à l'autre cabinet, bousculant des gens au passage, me demandant si, une fois rendue, j'aurai encore la force de pleurer. J'entre finalement dans une cabine, verrouille la porte, m'effondre bruyamment. Mon bel Amoureux, son chandail, ses livres, ses mémos avec des dessins de chats. Sa façon obscène de me faire l'amour, presque inavouable. Nos rêves de maison de campagne, de chasse à la perdrix et de bébé. Durant le long trajet d'autobus, je pleurerai encore, grelottant sous mes vêtements trempés, en notant mes souvenirs dans un petit cahier noir.

*

Le matin, le Gamin pose sa tête sur ma poitrine et m'enlace de ses longs bras, je passe mes mains autour de son cou tatoué. Posés ainsi, nous ressemblons à deux singes pendus à des arbres. « On est des arboricoles. » Il rit de l'image et un moment de bonheur éphémère s'imprime dans le cahier de nos mémoires.

Je fais bouillir de l'eau plusieurs fois par jour et prépare une théière. Je sers une tasse au Gamin. Presque toujours, il la laisse en plan et je la retrouve, plus tard, refroidie, sur le coin d'une table.

Après le souper, nous nous étendons sur le sofa pour regarder la télévision. Il s'installe en longueur, entre mes cuisses, le dos contre mon ventre, la tête posée sur ma poitrine. Je masse ses cheveux, gratte ses oreilles à le faire ronronner. Il s'endort ainsi, dans mes bras, comme un félin qui s'abandonne. Juste avant de ronfler, il murmure: « Je suis un minou *arboricole*, ton minou ». Je termine ma tasse de thé, reposée par le rythme régulier de son souffle endormi.

Chaque matin, je passe un temps à nettoyer la céramique et mes draps blancs couverts de ses poils noirs. J'en viens à m'ennuyer de mon petit chat, laissé en pension : vider sa litière, acheter ses croquettes, nettoyer ses poils sur le plancher...

J'ai emprunté quelques livres de bibliothèque pour le Gamin. Parmi les cinq ou six titres, il choisit *Les fleurs du mal*. J'approuve. Le matin, après l'amour, nous affrontons la pluie froide et sortons pour manger des œufs. Nous apportons des lectures, des journaux. Je le regarde studieusement penché sur ses poèmes baudelairiens. Le temps s'arrête, je suis émue. Au retour, nous troquons nos pantalons trempés pour des pyjamas de flanelle. Pour nous réchauffer, je prépare le thé. Il commence peu à peu à s'habituer : sans dire un mot, il termine sagement sa tasse.

Un après-midi de janvier, nous sommes seuls à la maison. Il pleut encore et nous grelottons comme des étudiants dans notre appartement mal isolé. Pour passer le temps, nous confectionnons une recette de biscuits aux brisures de chocolat. Je mange un peu de pâte crue avec les doigts. Le Gamin cuisine souvent des plats sophistiqués et les réussit à tous coups. Je le regarde entre les livres de recettes épars et la vaisselle sale qui s'empile sur le comptoir. La pluie contre la fenêtre fait écho au cliquetis de l'horloge.

J'aime regarder ses mains, sa mine concentrée, sa petite moue boudeuse qui remue lorsqu'il se laisse absorber par son travail. Avec mes cinq pieds et deux pouces, je m'habitue à me laisser attendrir par ce colosse tatoué qui, dans mes bras, redevient un enfant, un bébé en manque de tendresse. Durant la cuisson, je m'occupe de nettoyer la vaisselle, de ranger les livres de cuisine. Je passe le balai, comme chaque matin où je tente de faire disparaître ses poils qui couvrent mes appartements. Ensuite, nous prenons un instant de silence à boire du thé, sans dire un mot, presque sans nous regarder. Nous attendons le moment où la tension deviendra de plus en plus insoutenable. Alors nous nous prendrons par les mains et marcherons jusqu'à ma chambre, avides de nos souffles, de nos odeurs.

Un jour, sans avertissement, le Gamin tombe dans ses inquiétudes : ses peurs de n'être pas à la hauteur, pas important, utilisé, abandonné, rejeté. Il grince des dents lorsque, en après-midi, je le laisse quelques heures à lui-même pour aller pratiquer la musculation. C'est que nous n'arrivons presque plus à nous endurer à force de tourner en rond dans l'appartement frisquet. Je sors tous les jours, malgré la pluie. Mes moments au gym me permettent un tant soit peu de garder le cap au cœur de cette tempête passionnée.

À force d'incertitudes, la décrépitude s'annonce. Le Gamin est de plus en plus fauché. Je paie tout : l'épicerie, le savon, le thé d'après-midi, au bistro, où l'on se penche ensemble sur quelques mots croisés. Je paie le vin pour passer le temps où nous attendons mon chèque de chômage, mon contrat n'ayant toujours pas été renouvelé. Comme une mère, j'assume : après tout, me dis-je, c'est juste un gamin. Mon compte bancaire devient le baromètre qui m'indique le temps que pourra encore durer cette relation, chaque jour un peu plus lourde, un peu plus cassante.

Je le regarde boire gloutonnement mon lait à même le carton, comme un veau suspendu au pis de sa mère. J'en viens à me voir également comme une vache à lait, une *trop* bonne mère. Cela m'apparaît d'autant plus évident à la façon qu'il a de chercher mes seins, à tous moments, comme un chaton mal sevré qui rythme les coussins avec ses pattes sur les couvertures. La nuit, les matins, en regardant la télé, lorsqu'il m'accueille ou m'accompagne à la porte, toujours ses mains se promènent sur moi et trouvent, d'instinct, un peu de réconfort mammifère.

Un soir, il a encore trop bu et, comme chaque fois, il devient très désagréable. Je pars me coucher, sans l'attendre. Lorsqu'il me rejoint, je demande à rester seule : son énergie me rend mal à l'aise. Il pourra revenir après avoir dormi quelques heures. Je le regarde prendre un air piteux et remonter les marches tranquillement, son oreiller dans les bras, regardant plusieurs fois derrière. Je sais, pour ma part, que je dormirai bien : je n'aurai pas, au matin, à secouer ses poils de mes draps.

Il est d'une nature toute timide, taciturne, et presque en permanence, il referme ses paupières, fixe le sol. Seulement lorsqu'il se fâche contre moi, qu'il me rejette, il me regarde

dans les yeux. Ses beaux grands écrans bleus deviennent alors des lasers qui cherchent à me brûler et à m'anéantir sous sa douleur d'enfant brisé. En entrant en relation avec moi, il a abandonné le reste de sa vie. Il ne travaille pas, n'étudie pas, ne voit plus personne. Il se perd lui-même et je paie cher sa perte. Je deviens une sorte de sauveur, qui voit un potentiel endormi, avide de le sortir de son impasse, sans grand succès, malheureusement.

Chaque jour, il s'enfonce un peu plus, devient un peu plus incertain, un peu moins capable de subvenir à ses propres besoins. Il se laisse aller : son tour de taille épaisse, ses épaules voûtent, sa poitrine creuse. Il déguise chacune de ses peurs en méchanceté, et se nourrit à même mes provisions. Parfois, il prend un ton cinglant, plein de mépris, m'appelle *Madame*, me fait pleurer, en jubilant, me veut, ne me veut plus, avance recule. Même qu'il commence à m'ignorer, se donne une fausse importance, refuse de poser son livre lorsque j'ai besoin de lui parler. Un jour, il ne prend même plus la peine de répondre à mes salutations. J'en viens à préférer dormir seule, quitte à l'entendre faire les cents pas à l'étage, tendu, brimé, rejeté.

*

Sur un coup de tête, à force de chicanes, j'ai fui, en « retraite ». Au monastère je rencontre deux filles, dont une psychologue qui travaille à un ouvrage sur l'hypersexualisation. Aux repas, qui doivent être pris en silence, nous jacassons comme des commères. Lors de notre dernier souper ensemble, nous échangeons à haute voix des obscénités, une vraie conversation de filles avec des mots comme *vibrateur*, *vulve*, *orgasme*. Je rougis presque à me rappeler que nous nous trouvons dans un lieu sacré, un temple de prières et de chrétienté. C'est tant pis pour ma fausse pudeur. Les sœurs, de toutes façons, ont une messe privée ce soir : nous ne sommes pas invitées. Nous nous sentons d'ailleurs bien trop accueillies dans notre entière-té pour sentir ne serait-ce que l'ombre d'un reproche.

*

Sœur Marie-Èva est une petite grand-maman crochue, tachetée, et qui, ma foi, doit avoir au moins cent ans. Son grand double menton mou vibre lorsqu'elle parle. Je ne sais pas trop à quoi m'attendre de son accompagnement, mais elle semble simplement heureuse de m'écouter, de me conseiller. Elle me suggère de créer un espace en moi pour accueillir quelqu'un qui m'aimera « d'un amour qui rend heureux ». « Je t'ai vue hier à la messe. Je me suis dit que t'étais une belle femme. »

J'explique tout : mon Amoureux perdu et le Gamin, beau comme un enfant, fort comme un homme. Avec le Gamin, je joue à la mère, l'abrille la nuit, le nourrit, lui rapporte des surprises. J'aborde ma culpabilité aussi, ma peur d'être seule, le manque de travail qui m'angoisse, mes économies qui fondent. Marie-Èva croit que la peur est un écran qui nous empêche de voir le monde, mais qu'une fois qu'on a traversé l'écran, on cesse d'avoir peur. Elle me dit de partir : « Tu ne fais pas d'erreur en laissant ce garçon derrière toi. Tu as besoin de quelqu'un qui a plus d'envergure. » Elle comprend tout de même mon hésitation. « Tu es dans un tunnel, tu dois regarder la petite lumière au bout. Pour voir la lumière, il faut que tu cesses de vouloir agir en sauveur : sauve-toi. »

Je lui confie qu'à certains moments, je me demande s'il existe vraiment une force des choses dans le destin, je doute. « C'est parce que le doute fait partie de la foi. Celui qui ne croit pas, ne croit pas, tout simplement. Celui qui croit garde toujours un petit doute », dit-elle en plissant le coin taché de son œil vitreux, l'air concentré. « Avant de te demander si tu crois en Dieu, demande-toi si tu crois en l'Homme. En la Femme. En la Femme que *tu* es. » Marie-Èva est une *Lo que Sabe* : une vieille femme, une femme qui sait. Avant de me quitter pour sa prière, elle m'ouvre ses bras crochus : jamais si petit corps ne m'aura été aussi réconfortant.

Lorsque je rapporte mes clés à la réception, juste avant mon départ, on me remet une enveloppe. Marie-Èva m'a laissé une carte, avec sa belle écriture de vieille sœur tremblante. Son stylo à bille s'est vidé au fil de son message et elle a changé de couleur vers la fin. « Je crois en toi. L'avenir t'appartient. Bonne route. » Elle sait, plus lucidement que moi, quelle voie prendre, quels choix faire. Marie-Èva sait.

*

Au retour de ma retraite, j'ai refusé ses avances. Après une dispute, j'ai fui au gym, en claquant la porte. Tant bien que mal, j'ai tenté de provoquer la fin, mais sans succès, trop accrochée sans doute à nos quelques bons moments d'arboricoles matinaux.

Je ne l'ai d'ailleurs pas revu avant le lendemain où il est sorti de sa chambre dans son pyjama à carreaux. Le Gamin n'a pas dormi, cela saute aux yeux, et je le sens fébrile, presque dément. Un nouveau dessin sur son bras attire mon attention. Je demande à voir de plus près. La mâchoire m'en tombe lorsque je découvre son nouveau tatouage, en forme de théière, genre dessin animé, avec des coulisses de sang. Certains paient cher leur quête d'unicité. Je me mords la lèvre, me concentre pour garder mon sérieux. Pour le Gamin, il s'agit là de grand art, et il m'explique, avec tout le sérieux du monde, l'importance de ce rituel, le marquage du guerrier. J'écoute, feignant l'intérêt, l'approbation. Je m'étais presque habituée à ses tatouages ratés, qui gaspillent si vulgairement sa beauté angélique, mais un dessin de vaisselle, saignante en plus... Je ris intérieurement : pourquoi pas une tondeuse, un balai, un téléphone ? Le guerrier a de quoi se reposer. J'hésite un instant entre un fou rire et des larmes de compassion.

En désespoir de cause, le Gamin invite une copine à souper, comme un trappeur qui pose ses collets. *Juste* une amie qui l'aidera avec un projet d'artisanat. C'est qu'à défaut de participer à la communauté, il occupe ses journées à quelques créations. De *petits projets* comme il le dit si bien. Une jolie fille arrive, genre punkette, originale comme tous les autres originaux de son espèce, juste ce qu'il faut d'insignifiance dans le regard. Ils écoutent leur musique d'ados attardés en cousant de petits toutous. Ils pourraient presque ressembler à mes étudiants, l'envergure en moins. Le Gamin a reçu un peu d'argent et au lieu de me rembourser une part de ce que je lui ai donné, ou de faire des provisions, il reçoit sa nouvelle amie avec du fromage bleu, des plats raffinés. Durant la nuit, je les entends s'enfermer dans la chambre, en soupirant. Je rage. Sa vengeance me déshonore, me rend insomniaque. Je passe

donc la nuit à faire mes boîtes en buvant du thé. J'ai touché cette fois les limites de la stagnation, c'est suffisant, et je reprends tout : mes savons, mon papier de toilette, mes boîtes de céréales...

*

Le lendemain matin, le Gamin a pleuré en me voyant sortir mes paquets. Il s'est lancé dans des déclarations d'amour, et m'a serré très fort, durant plusieurs heures, sa tête entre mes seins. En trop bonne mère, je me suis contentée d'essuyer ses larmes de crocodile et d'embrasser son front. Je l'ai écouté, les yeux fixés sur son tatouage de théière, avant de lâcher prise. Une fois les déménageurs partis avec mon lit et mes boîtes, j'ai sorti mes valises, une à une, et j'ai attendu mon taxi, le front appuyé contre la vitre, avec mes bottes et mon manteau. Le Gamin a continué de pleurer, en s'accrochant tristement à mes vêtements, comme un enfant qu'on abandonne.

Juste avant de sortir, je lui ai dit : « T'es comme un chat himalayen. T'es ben beau, t'es bien l'fun à flatter, mais tu coûtes trop cher, pis t'es trop compliqué pour que ça vaille la peine que je te garde. Pis en plus, tu perds trop de poils ». Je lui ai tourné le dos et suis sortie, claquant la porte d'un geste théâtral. Dehors, le soleil avait presque achevé de sécher les dernières flaques de pluie.

